

Extrait du livre de Emmanuelle Walter, *Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash* (Lux, 2016)

Numéro 805, novembre–décembre 2019

Ce que l'hiver nous dit de nous

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2019). Extrait du livre de Emmanuelle Walter, *Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash* (Lux, 2016). *Relations*, (805), 22–22.

EXTRAIT DU LIVRE DE EMMANUELLE WALTER,
LE CENTRE DU MONDE.
UNE VIRÉE EN EYYOU ISTCHEE BAIE-JAMES
AVEC ROMEO SAGANASH

paru chez Lux en 2016¹

Si peu ressentie dans nos vies urbaines et hors-sol, si palpable et mesurable au nord du 49^e parallèle, la crise du climat apporte à la Baie-James une bourrasque supplémentaire et irréversible, dont les premiers témoins sont les chasseurs : un tiers des Cris perpétuent le mode de vie traditionnel en passant une partie de l'année dans les camps de chasse. [...]

Parce que j'avais entendu parler à plusieurs reprises, tout au long de ces journées de juin, de l'effet le plus dramatique du réchauffement en Eeyou Istchee – la glace désormais fragile des lacs et rivières qui s'ouvre sous les motoneiges des chasseurs cris et les engloutit –, j'ai dévoré la thèse que la jeune géographe Marie-Jeanne S. Royer a consacrée à la manière dont les changements climatiques affectent le mode de vie traditionnel en Eeyou Istchee². Une trentaine de chasseurs cris ont décrit à la chercheuse un écosystème en plein bouleversement, où la mort rôde ; chaque fin d'hiver a ses noyés, passés sous la glace pendant la chasse. Voici que le paysage fond et se dérobe : c'est un livre dont les pages se brouillent. Les plus grands connaisseurs du territoire ne parviennent plus à anticiper les variations de la météo – les tempêtes surviennent sans prévenir – ni à deviner l'épaisseur de la surface gelée. Même au cœur de l'hiver, expliquent les chasseurs, la glace des lacs et rivières n'a plus de structures verticales ; et elle est remplie de poches d'eau qui la rendent fragile.

Comment survivre à l'accélération des choses ? Que transmettre quand tout disparaît ? Dans ses billets quotidiens sur Facebook, Roger Orr manifeste une nostalgie lancinante, et parfois climatique. Comme ce 13 février 2016 : « Bonjour... À notre époque, cette basse température était très fréquente... Moins 30 °C, c'était la moyenne... Le givre collé aux oreilles, aux joues, au menton, et pire, aux poignets, c'était si courant. J'adorais peler la peau morte de mes oreilles... Nous patinions jusqu'à ce que nos doigts de pied ne ressentent plus le froid... Nous chassions la perdrix le long de la côte du lever au coucher du soleil [...] C'était le bon temps... Le froid ne nous arrêtait pas³. »



Jean-François LeBlanc, rue de Waswanipi en Eeyou Istchee

Au deuil de la « vie d'avant » s'ajoute la douleur de ne plus sentir le territoire. Le concept de « *solastalgia* » semble s'appliquer parfaitement à la situation. La *solastalgia*, c'est « le fait d'avoir le mal du pays en restant chez soi » ; un néologisme du philosophe australien Glenn Albrecht que Naomi Klein définit comme « la détresse psychologique dans laquelle peut sombrer quelqu'un dont le pays natal bien-aimé et le milieu de vie sont bouleversés par l'activité minière ou l'industrialisation, susceptibles de créer un environnement aliénant et sans repères⁴. » [...]

1. P. 58-60.

2. Marie-Jeanne S. Royer, « L'interaction entre les savoirs écologiques traditionnels et les changements climatiques : les Cris de la Baie-James, La bernache du Canada et le caribou des bois », thèse, Université de Montréal, décembre 2012.

3. Traduction libre.

4. Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Montréal/Arles, Lux/Actes Sud, 2015, p. 193.